

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 3

Artikel: Découvrir ce qui est nôtre ! : écriture vaudoise
Autor: Landry, Charles-F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Découvrir ce qui est nôtre !

Écriture vaudoise

par Charles-F. Landry

« Ce matin il n'y avait ni murmures dans les blés, ni concerts dans les bois. C'était un matin de janvier, froid et radieux, comme l'hiver en laisse tomber de sa tunique diamantée alors qu'il se promène dans ses parvis.

... » Au printemps, les molles effluves (sic) de la terre jettent l'âme en langueur. Ces vents du désert tout trempés de pluie, qui dilatent le sol durci, qui entr'ouvrent et font palpiter les écorces rugueuses, nous donnent de soudains attendrissements... Est-ce le contraste des chaudes haleines avec la bise aiguë ? Est-ce la piteuse figure des bourgeons crispés sous leur enveloppe ? Est-ce un état mal défini entre le foyer qui s'éteint et le verger qui s'éveille ? Je ne sais. Une dissonance déchire l'air...

» Ce matin-là donc... les cieux avaient cette magnificence. Le sol était sec, il sonnait sous les pas. La voix que ne tempéreraient ni les pampres ni la feuillée, se heurtait aux angles des murs et revenait avec un retentissement rude. »

* * *

Je cite avec plusieurs intentions ce texte de Mme de Gasparin. Il entre si bien dans le cadre de cette enquête toujours ouverte que je poursuis à travers plus de cent auteurs romands QUI N'ONT PAS REUSSI. Encore faudrait-il s'entendre sur ce mot, sur ce terrible verbe réussir. Je lui donne le sens d'avoir une audience, et non pas forcément un gros tirage.

Or il est de fait que sur cent êtres qui écrivent, qui écrivirent ici, quatre-vingt-dix-huit ou dix-neuf n'ont pas réussi. Étaient-ils de piètres écrivains ? Et là encore, qu'entendre par cela ?

Si bien que, depuis des années, j'achète tous les auteurs romands qui me tombent

sous la main. Je les achète pour les lire à loisir. Pour tenter de comprendre quel est ce facteur commun qui les lie dans le retombement.

Il m'arrive aussi de lire quelque revue bien neuvette, qui croit pouvoir mettre en cause le public romand. Cela m'a toujours paru faux. Cela présuppose une méchanceté toute gratuite dans un public bien nombreux et, à tout prendre assez bienveillant.

Je crois avoir trouvé, maintenant, deux ou trois caractéristiques communes aux œuvres qui « ratent » leur carrière. Caractéristiques qui dépassent de beaucoup les écrivains romands, voire vaudois, et qui justifient ce petit article pas du tout professionnel.

Non ! Nos gens sont un peu trop de bons élèves. Et encore, bons élèves de quoi ? D'un langage qui n'existe que dans l'imagination romande ; ce fameux français (pour dire langage français) que les gens d'ici cultivent (ô ironie). En aucun pays on ne croit si fort qu'il existe un langage-type, une sorte de modèle calligraphié, à quoi il faut être conforme, sinon on écrit mal.

Et puis encore, ces écrivains souvent pleins de jolies choses (regardez le texte ci-dessus, et vous verrez combien de fois le trait est juste, vif, rapide) en sont restés à ce qu'on appelle une « composition » ou encore dans nos écoles, une « rédaction ». Tout cela sent l'amidon et le fer à repasser.

Je me souviens de cet écrivain, d'ailleurs pas inconnu, qui me confiait, à moi directement, sa croyance aux « beaux mots » contre des « moins beaux mots », voire des

mots « vilains ». Il me montrait (parce que je n'y comprenais rien), il me montrait une page où il avait remplacé le mot... une femme... par le mot... une dame... montait l'escalier par... gravissait... le soleil par... l'astre du jour. Il remplaçait souliers par chaussures, manteau par pardessus, fenêtre par croisée... C'est ce qui permet, en poussant les choses un peu loin, d'appeler le chien l'ami de l'homme, et le nez : l'appareil olfactif.

Cette timidité vaudoise à être qui on est, travers et défauts compris, elle aura fait bien du mal. On se veut endimanché, et l'on n'est plus soi-même.

Le pays d'un charmant bon sens, le pays d'une singulière malice jamais en défaut devient, en littérature, une sorte de mauvaise traduction de ces romans anglais que les Anglais ne lisent pas, et que l'on appelle romans anglais parce qu'ils sont fades.

CROQUIS VAUDOIS

Un four de « cotien »

Mon père, charcutier de village, était ce qu'on pouvait appeler un bien « joli homme ».

Chez ses pratiques, les jours d'hiver, il savait dire les gandoises et faire rire les gens.

A la maison c'était parfois autrement, mais passons !!

Comme il savait bien son métier et qu'il était très propre, on lui apportait souvent un lapin, une poule ou un poulet à faire passer de vie à trépas.

Pour bouchoyer un lapin, il se mettait à côté de la maison, sur un petit chemin de traverse où passait le pasteur s'en allant au coiffeur, un copain qui « crevait de soif », la faux sur l'épaule, le « pétabosson » se rendant à l'Hôtel de Ville, et j'en passe...

A chacun mon père disait un mot, parlait du temps, plaçait une histoire pour rire, que sais-je encore ? Vint à passer le gros Louis, un vieux malin à la mine fleurie et qui avait plus d'un tour dans son sac.

— Adieu Arnold ! Tu tues un bien beau lapin.

— Hein, qu'il est beau et gras !

— Fichtre oui ! Pour qui est-il ?

— Pour Mme Rod, elle a des visites dimanche. Je crois que c'est son neveu, celui qui écrit des livres à Paris !

— Oh alors ! Ils ne verront pas la différence, s'ils mangent du chat ! J'en ai un chez moi, attends un peu !

Et nos deux farceurs ont tôt fait de monter le coup.

Il faut dire que la tête du lapin est échangée contre celle du chat, la queue est écourtée et le minon-minon porté chez la dame. Peut-être était-ce moi qui fit la commission, portant ensuite le lapin — le vrai — chez la cabaretière de la place de la Tour.

Ah ! la belle fricassée que firent nos deux gaillard avec le grand Auguste et le Jules à la jambe de bois, je ne vous dis que ça, le tout arrosé d'un vin généreux, mais *motus*... il ne faut pas que la vieille dame ait vent de la chose !

Au Chemin-Neuf, chez Mme Rod, il en allait autrement.

Les convives ne se régalaient guère, malgré la crème et les apprêts d'un fin cordon bleu telle que l'était Mme Annette. Bref, le lapin n'était pas bon.

Deux jours après, je captais derrière la maison ce bout de dialogue entre Mme Rod et mon père :

— Oh ! M'sieur Arnold, que croyez-vous qu'avait ce lapin de l'autre jour... il avait un certain goût si drôle et la graisse tant jaune...

— Mme Rod, c'est pas étonnant. Vous allez chercher vos lapins au marché d'Yverdon et là on vous vend de ces vieilles lapines ayant fait des ronflées de petits et nourries Dieu sait avec quoi !!

Et la dame s'en allait, en bas le sentier à la Louise au charbon. Il me semble encore l'entendre.

— ... un certain goût si drôle et la graisse tant jaune.

Pierrette.